

EO 5P

LA  
VIE CHRÉTIENNE DU BOUDDHA

PAR  
PROSPER ALFARIC

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE  
(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1917)



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXVII

Bibliothèque Maison de l'Orient



134752

EO 5P

A Monsieur Salomon Reinach

Hommage respectueux

J. Alfarié

LA

**VIE CHRÉTIENNE DU BOUDDHA**

présenté à la séance générale de la  
Société Asiatique le 18 juin 1917

LA  
VIE CHRÉTIENNE DU BOUDDHA

PAR

PROSPER ALFARIC

---

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1917)



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

MDCCCXVII

## LA VIE CHRÉTIENNE DU BOUDDHA.

---

Parmi les œuvres de saint Jean Damascène<sup>(1)</sup> se lit une très longue vie des saints Barlaam et Josaphat, que l'Église fête le 27 novembre<sup>(2)</sup>. Le personnage principal, Josaphat, que le texte grec appelle plutôt Joasaph, est le fils d'un roi de l'Inde nommé Abenner. Confié aux soins d'un précepteur qui doit écarter de lui tout spectacle déplaisant, il rencontre tour à tour un lépreux, un aveugle, un vieillard tout cassé. Il apprend ainsi à connaître les misères humaines. Et il se pose le problème de sa nature et de sa destinée, lorsque survient un ascète appelé Barlaam, qui possède à fond la science de l'âme et celle du salut. Par lui il est initié à la foi orthodoxe et à la pratique de la vie religieuse. Il reçoit le baptême et, après maintes péripéties, il se fait moine. Ce récit très simple est entrecoupé d'entretiens dogmatiques ou moraux qui en soulignent la tendance et qui ont beaucoup contribué à son succès. Barlaam y expose longuement les raisons et l'objet de

(1) Texte grec et traduction latine chez Migne, *P. G.*, XCVI, 860-1240.

(2) Apud Indos, Persis finitimos, sanctorum Barlaam et Josaphat, quorum actus mirandos sanctus Johannes Damascenus conscripsit. (*Martyrologe romain*, 27 novembre.)

sa foi. Et Joasaph, une fois converti, y fait entendre à son tour maint sermon édifiant.

En 1859, un publiciste français, Ed. de Laboulaye, rapprochait cette œuvre de la légende du Bouddha, récemment étudiée par Barthélemy Saint-Hilaire<sup>(1)</sup>, et donnait à entendre qu'elle n'en était, selon toute apparence, qu'un simple remaniement<sup>(2)</sup>. L'année suivante, un professeur de Liège, F. Liebrecht, reprenait la même thèse et l'établissait d'une façon plus nette et méthodique<sup>(3)</sup>, en s'appuyant, pour ce qui concernait la vie légendaire de Çakya-Mouni, sur une œuvre très renommée chez les Bouddhistes du Nord, le *Lalita Vistara*<sup>(4)</sup>, qui, d'après quelques savants, remonterait jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne<sup>(5)</sup>. Les conclusions furent bientôt acceptées à peu près universellement dans le monde savant et des catholiques très orthodoxes sont aujourd'hui les premiers à les admettre<sup>(6)</sup>.

Seulement, si on s'accorde à reconnaître que la Vie grecque de saint Joasaph et de son maître Barlaam n'est qu'une adaptation de celle du Bouddha, on s'explique assez mal comment elle a pu se former. Deux manuscrits en attribuent gratuitement, et sans doute faussement, la rédaction à un auteur du

(1) *Le Bouddha et sa religion*, Paris, 1858, in-8°.

(2) *Journal des Débats*, 26 juillet 1859.

(3) *Die Quellen des Barlaam und Josaphat*, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, 1860, t. II, p. 314-334.

(4) Ph.-Ed. FOUCAUX, *Histoire du Bouddha Sakya Mouni*. . . , traduite sur la version thibétaine du Bkabhgyom et revue sur l'original sanscrit (*Lalita vistara*), Paris, 1848, in-4°. Cf. *Le Lalita vistara : Développement des jeux*, traduit du sanscrit. . . , Paris, 1884, in-4° (*Annales du Musée Guimet*, t. VI).

(5) BURNOUF, *Introd. à l'hist. du Buddh. ind.*, Paris (2<sup>e</sup> éd., 1876), p. 179; Chr. LASSEN, *Ind. Alterth.*, t. II (2<sup>e</sup> éd., 1874), p. 71. Sur les difficultés de cette datation, voir E. SENART, *Essai sur la légende du Buddha*, Paris, 1882, in-8°, p. xvii-xxxi.

(6) Voir *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. II, c. 410-416, art. *Barlaam et Josaphat*, par J. VAN DEN GHEYN.

xi<sup>e</sup> siècle, Euthyme l'Ibère, qui l'aurait traduite du géorgien<sup>(1)</sup>. Plusieurs la font écrire par un moine du couvent de Saint-Saba, proche de Jérusalem, un certain Jean, inconnu par ailleurs, que d'autres ont confondu mal à propos avec Jean Damascène. Mais cette nouvelle attribution est aussi peu fondée que la première<sup>(2)</sup>. D'après le contenu de la biographie, où les sermons se mêlent constamment aux récits édifiants, l'auteur est un théologien orthodoxe, apparemment un moine, très familier avec la littérature ecclésiastique et la dogmatique traditionnelle. Il a dû vivre après les controverses relatives au culte des images, auxquelles il fait nettement allusion. Rien ne prouve même qu'il ait paru avant le viii<sup>e</sup> ou le ix<sup>e</sup> siècle. Or, de son temps, l'orthodoxie chrétienne constituait un système rigoureusement clos; elle ne pactisait en aucune façon avec le paganisme. Comment, dès lors, a-t-elle pu admettre le Bouddha lui-même au nombre de ses saints?

Un tel syncrétisme serait bien étrange et, pour mieux dire, inexplicable, si la vie des saints Barlaam et Joasaph était directement inspirée de la légende bouddhique. Entre l'une et l'autre, quelque œuvre intermédiaire a dû se présenter. Et cet écrit de transition n'a pu voir le jour qu'en dehors de l'Église orthodoxe, dans un milieu plus éclectique, plus largement ouvert aux courants étrangers.

## I

Justement les Manichéens, qui professaient un Christianisme très composite, très accueillant à l'égard des traditions

<sup>(1)</sup> Voir E. KUHN, *Barlaam und Joasaph, eine bibliographisch-literar-geschichtliche Studie*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Munich (philos.-philol. cl.) de 1894, t. XX, p. 9 et suiv. (contre R. Rosen et Hommel).

<sup>(2)</sup> Voir H. ZOTENBERG, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*, Paris, 1886, in-8°, p. 12-35.

païennes, ont lu, dans l'Asie centrale, une Vie analogue à celle de saint Joasaph et de son maître Barlaam. C'est ce qu'ont montré les fouilles archéologiques faites récemment dans la région de Tourfan.

Au cours d'une de ces explorations, l'Allemand von Le Coq a exhumé un feuillet de manuscrit dont il a publié en 1912 le texte turc et une traduction en tête de ses *Türkische Manichaica*, sous le titre de « Fragment d'une légende »<sup>(1)</sup>. Le morceau, très incomplet, est, au premier abord, assez étrange. Un personnage anonyme, qui devait être présenté dans le début du récit, s'est enivré hors de sa maison et veut rentrer chez lui pendant la nuit. Mais il s'égaré et il pénètre, à son insu, dans un sépulcre où repose une morte. Prenant celle-ci pour sa femme, il l'embrasse avec tant de chaleur qu'il fait éclater le cadavre, dont les déjections se répandent sur lui et sur tous ses habits. Il s'endort satisfait. Mais à l'aube il s'éveille et, comme les fumées de l'ivresse sont dissipées, il s'aperçoit enfin de sa méprise. Alors, saisi d'horreur, il pousse un grand cri, se dégage et s'enfuit en courant. Il déchire son bel habit et le rejette au loin. Il court encore pendant un mille, rencontre un réservoir d'eau et s'y précipite afin de se laver.

Dès la publication de ce texte, le savant russe S. d'Oldenbourg a montré qu'un récit à peu près identique se lit sous forme de parabole dans une Vie de Barlaam et Joasaph, qui nous a été conservée par le Persan Ibn Bâbawaih ou Bâboûyé, de Qoum, mort en 991<sup>(2)</sup>. Ce dernier a enchâssé l'histoire édifiante des deux ascètes dans un grand ouvrage, encore manuscrit, qui est conservé en arabe à Berlin et en persan à Londres. Par une coïncidence remarquable, il déclare la tenir

<sup>(1)</sup> A. VON LE COQ, *Türkische Manichaica aus Chotscho*, I, p. 5-7, dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Berlin, 1912.

<sup>(2)</sup> *Bulletin de l'Acad. impér. des sciences de S. Pétersbourg*, 1912, p. 779-781 : Nachtrag zu W. RADLOFF, *Alltürk. Stud.* VI, zu Barlaam und Joasaph.

d'un certain Mohammed ibn Zakariya, qu'il faut sans doute identifier avec Abou Bekr Mohammed ibn Zakariya ar Razi, un médecin célèbre du commencement du x<sup>e</sup> siècle, connu pour son érudition<sup>(1)</sup>, que Birouni présente comme particulièrement versé dans la connaissance des Écritures manichéennes<sup>(2)</sup>. Le fragment de Tourfan s'accorde trop bien avec le passage correspondant rapporté par Ibn Bâbawaih pour ne pas appartenir au même ouvrage.

De ce texte important, mais malheureusement très court et isolé, on peut rapprocher cinq feuillets d'un autre manuscrit, qui ont également été découverts par von Le Coq et publiés par lui, mais simplement en partie, soit dans les *Türkische Manichaica*<sup>(3)</sup>, soit dans un rapport plus ancien des *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin<sup>(4)</sup>. Seulement, pour les comprendre, il faut les lire dans un ordre contraire à celui qu'a suivi l'éditeur. Le savant berlinois les a numérotés et publiés dans la succession accidentelle où ils se sont montrés à lui lors de sa découverte. Mais lui-même fait remarquer que celui du début semble contenir une conclusion et un colophon final<sup>(5)</sup>. Une étude attentive des textes montre qu'inversement celui de la fin appartenait à la première partie du livre et que dès lors l'ensemble doit être transposé.

Le feuillet initial, d'après l'ordre réel, raconte un épisode célèbre de la légende du Bouddha, qui se trouve en tête de la Vie des saints Barlaam et Joasaph. Le prince Bodhisaf (Boudhasaf), fils du roi Satudan (Cuddhodana), va à cheval hors

(1) Voir E. KUHN, *op. cit.*, p. 14, n. 1.

(2) Voir KESSLER, *Mani*, p. 178.

(3) *Türkische Manichaica*, I, p. 7-10, 10-12, 12-15, 15-17.

(4) A. VON LE COQ, *Ein christliches und ein manichäisches Manuskriptfragment in türkischer Sprache*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin de 1909, introd. p. 1202-1205, texte et traduction p. 1208-1211.

(5) *Türk. Man.*, I, p. 3, n. 3.

de sa capitale, accompagné par Chinak (Chandaka). Il rencontre un mort qu'on conduit à sa dernière demeure. Il s'étonne de le voir si défiguré et il interroge son compagnon, qui lui dit que cet homme a été jeune et beau comme lui-même et que c'est la maladie qui l'a conduit à ce fâcheux état. Bodhisaf comprend alors que le même sort l'attend. Et il rentre dans sa capitale, triste et soucieux, sans rien dire à personne. Le roi et la reine s'empressent autour de lui. Ils l'interrogent sans pouvoir lui faire expliquer la cause de son chagrin. Et Satudan prend des mesures sévères près de ses courtisans pour empêcher le retour d'un semblable incident. Le texte s'intitule : « Livre de l'instruction donnée par Cottinak au prince Bodhisaf »<sup>(1)</sup>.

Un autre feuillet du même livre, qui devait venir après le précédent, contient une apologie de l'abstinence monastique adressée à un disciple qui n'est pas nommé et qui, selon toute apparence, doit être le même que celui du texte déjà cité : « Quand la force divine, y est-il dit, devient nourriture et boisson, la concupiscence se fortifie et grandit et elle engendre des enfants. Celle qui t'est venue du dehors avec la nourriture et la boisson s'unit à celle qui se trouve au dedans, qui réside dans le corps de l'homme et de la femme. Alors, la concupiscence, s'étant fortifiée, est comme le feu qui brûle du bois sec, comme le poisson qui nage dans l'eau, comme la semence qui germe en un lieu convenable. . . Alors la concupiscence pénètre tout ton corps, depuis la tête jusqu'au bout des pieds »<sup>(2)</sup>.

A la suite de ce feuillet, un autre parle du Messie et de l'Évangile. Sans doute se rattache-t-il à une apologie du Chris-

<sup>(1)</sup> *Ein christ. und ein man. Manusk.*, dans les *Situngsber.*, p. 1209-1211. Pour obtenir le titre, il faut joindre l'en-tête du verso et celui du recto.

<sup>(2)</sup> *Türk. Man.*, I, 15-17. Dans la traduction de von Le Coq, le début de ce texte est inintelligible.

tianisme adressée au même personnage et semblable à celle que le moine Barlaam fait entendre ailleurs à Joasaph. Malheureusement le texte n'en est pas encore publié<sup>(1)</sup>.

Sur un autre feuillet se lit un fragment de cosmogonie manichéenne. Chormuzta, ou Hormuzd, l'Homme Primitif, fils de Zerwan, est descendu, avec ses cinq fils, dans l'Abîme ténébreux, où il est retenu captif par le Démon. Chrostag, l'Appelant, lui fraie la voie de la délivrance et monte avec Padwachtag, le Répondant, de cette région inférieure vers les hauteurs du Paradis. Alors Wadziwantag, l'Esprit Vivant, et Og, la Mère de Vie<sup>(2)</sup>, accourent au secours de Chormuzta, le font sortir de l'Abîme et retourner vers le séjour des dieux. Ils détachent de lui les cinq divinités qui l'avaient accompagné et ils procèdent à l'œuvre de la création. Ils font d'abord la terre et les dix cieux, comme on plante un jardin, comme on enseme un champ, comme on engendre un homme. Puis ils forment le zodiaque avec sept sortes de vertus. Le texte s'arrête là. Mais il suppose un exposé assez long de la croyance manichéenne<sup>(3)</sup>.

Enfin, un dernier feuillet, qui devait se trouver à la fin du même volume, contient une prière au cours de laquelle les disciples de Mani opposent leur conduite à celle du commun des mortels : « Comme le feu, y est-il dit, sort du bois et allume le bois, comme l'agneau ou le veau, métamorphosé en un lionceau ou en un louveteau, dévore et anéantit les troupeaux . . . , comme l'étau de l'enclume, fixé par le fer, brise

<sup>(1)</sup> Von Le Coq y fait allusion (*Sitzungsberichte*, p. 1204). Mais il explique d'autre part que la publication n'en est pas encore possible. Cf. *Türk. Man.*, I, p. 3, n. 3.

<sup>(2)</sup> An Nadim, décrivant la même scène d'après Mani, fait intervenir la « Joie » avec l'Esprit vivant (FLÜGEL, *Mani*, p. 88). Il est probable qu'en vieux turc le mot *Og* signifiait à la fois « Mère » et « Joie ». (*Türk. Man.*, I, p. 41.)

<sup>(3)</sup> *Türk. Man.*, I, 12-15.

le fer, comme le pou, sorti de la peau humaine, suce le sang humain . . . , de même les hommes . . . , nés en ce corps stupide, soumis par lui à la souffrance, à la maladie et à la mort, se combattent et se détruisent les uns les autres . . . Chez nous, au contraire, il n'y a ni oppression, ni tromperie. Ô bon Père, ô Prince bienfaisant, il y a des myriades innombrables d'années que nous sommes séparés de toi . . . Nous souhaitons contempler ton visage lumineux et vivant. Par sa vertu nous sommes allés et venus sans dommage. Mais nous n'avons pas complètement accompli ses prescriptions . . . sois-nous clément. Nous voulons voir ton être éternellement parfait et inviolé. Nous voulons oublier nos longs tourments. Nous voulons vivre éternellement dans l'amour et la joie<sup>(1)</sup>. » Après cette tirade se lit la recommandation suivante : « Répétez souvent de telles formules. Alors le grand Roi découvrira et montrera son radieux visage. Alors tout changera et vous vivrez éternellement dans la joie et l'amour<sup>(2)</sup>. » Sur quoi un inconnu, qui peut être l'auteur des lignes précédentes, ou un simple copiste, ajoute : « Moi, Zimtou, je lui serai associé dans ce bonheur. Puisse-t-il en être ainsi dans l'éternité<sup>(3)</sup> ! » Et il a fait suivre ce souhait final de quelques indications intéressantes mais malheureusement incomplètes, qui se rapportent sans doute à la composition ou à la transcription du livre : « L'année du porc 522° après que le divin Bourkhan Mani est entré dans le Ciel des Dieux, le Prince de la Loi qui habite dans l'Otuken, le Prince du savoir très vertueux et gracieux, le divin Mar Niw Mani, le Makhistak Aiyaya . . .<sup>(4)</sup>. » Le recto et le verso de la dernière page portent

(1) *Türk. Man.*, I, 7-11. Le début de ce passage se retrouve, sous une forme fragmentaire et en partie illisible, sur un autre feuillet édité par von Le Coq, *Türk. Man.*, I, p. 17-18.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) *Ibid.*, p. 11-12.

(4) *Ibid.*, p. 12.

l'en-tête suivant, calligraphié à l'encre rouge : « Écrit est le livre de la venue du Bourkhan Sakimoun (Çakya-Mouni) <sup>(1)</sup>. »

Ce titre final, rapproché de celui du premier feuillet, montre que le volume entier était consacré à la vie du Bouddha. Et le contenu des pages intermédiaires atteste clairement qu'en sa forme présente la biographie cadrerait fort peu avec le Bouddhisme orthodoxe. La doctrine qui s'y trouve exposée s'inspire visiblement du christianisme composite que professaient les Gnostiques et tout particulièrement de celui qui avait cours chez les Manichéens. Elle permet de penser que l'ouvrage entier avait pour but de le mettre sous le haut patronage du Prophète de l'Inde.

Par une coïncidence assez remarquable, le colophon final du livre ouïgour « de la venue de Bourkhan Saki-moun » nous reporte à l'an 795, et c'est peu après que commence à être signalée la Vie de Barlaam et Josaphat. Le plus ancien auteur connu qui parle de ce dernier écrit est l'historien arabe An Nadim, qui écrivait à Bagdad vers 988. Dans son *Fihrist*, il signale un livre de *Bilauhar et Youdasaf* (forme arabe de Bouddhasaf), mis en vers avec *Kalila et Dimna*, l'histoire d'Ardashir et d'autres contes et romans, par le poète Al-Raqâschî, mort en 852 <sup>(2)</sup>. En un autre endroit du même ouvrage il mentionne également un livre de *Youdasaf et Bilauhar*, avec *Kalila et Dimna* et d'autres récits indiens d'un caractère instructif <sup>(3)</sup>. Comme le recueil de *Kalila et Dimna* a été traduit du pehli en arabe <sup>(4)</sup>, on peut supposer que le livre de *Bilauhar et Youdasaf* a la même origine. Lui aussi a dû circuler d'abord sous

(1) *Ibid.*, p. 10 et 11.

(2) FLÜGEL, *Mani*, p. 119.

(3) *Ibid.*, p. 163.

(4) DE SACY, dans les *Not. et extr. des Man.*, t. X (1818), in-4°, 1<sup>re</sup> partie, p. 160 et 266. Le traducteur, Abdallah ibn al-Mokaffah, est connu pour ses accointances manichéennes.

une forme persane, puis il aura été traduit dans la langue de Mahomet comme dans celle des Turcs ouïgours. Le succès qu'il obtint au IX<sup>e</sup> siècle dans le monde islamique s'explique justement par l'influence considérable qu'exerçaient les traditions de la Perse sous le gouvernement des premiers Abbassides. L'ouvrage peut donc être beaucoup plus ancien.

## II

En voyant les Manichéens de Tourfan lire, dès l'an 795, une vie de Boudhasaf assez semblable à celle de Barlaam et Joasaph, mais plus conforme à leurs propres doctrines, on peut se demander s'ils ne la tenaient pas de leur premier fondateur, car on sait qu'ils ne dépendaient pas de lui seulement pour leur foi, mais encore pour leurs diverses Écritures. Plusieurs textes semblent confirmer cette supposition.

Déjà dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, un polémiste catholique, l'auteur des *Actes d'Archélaüs*, exposant à sa façon la vie de Mani dont il vient de critiquer longuement les doctrines, donne à entendre que l'hérésiarque s'est inspiré de livres du Bouddha où l'enseignement de ce dernier était présenté sous une forme gnostique. Il commence par expliquer que les mêmes idées ont déjà été professées par un certain Scythien, contemporain des Apôtres et issu de la « race des Sarrazins », qui, ayant épousé une captive de la Haute-Thébaïde, se fixa avec elle en Égypte et s'en appropriâ la sagesse<sup>(1)</sup>. Puis il ajoute :

« Ce Scythien recruta un disciple nommé Térébinthe, qui lui écrivit quatre livres. Il intitula le premier *Les Mystères*, le second *Les Principes*, le troisième *L'Évangile* et le quatrième *Le Trésor*. Après un certains temps . . . il tint à passer en Judée

<sup>(1)</sup> *Act. Arch.*, 51-52, chez MIGNÉ, P. G., XVIII, 1517-1518.

pour y entrer en rapport avec tous les docteurs qui s'y présenteraient. Mais il mourut aussitôt après, sans avoir pu rien faire. Son disciple, ayant ramassé tout son bien, prit la fuite et gagna la Babylonie. Là il fit savoir qu'il possédait toute la sagesse des Égyptiens, qu'il ne s'appelait plus Térébinthe, mais Bouddha, et que ce nom lui avait été imposé. Il prétendit être né d'une vierge et avoir été nourri par un ange dans les montagnes. Un prophète, nommé Parcus, et Labdacus, fils de Mithra, l'accusaient de mensonge et discutaient chaque jour assez opiniâtrément avec lui. . . . Sans se laisser arrêter par leurs attaques, il leur parlait de ce qui avait existé avant le temps, de la sphère et des deux Luminaires, de la façon dont les âmes quittent les corps ou les reprennent et de bien d'autres choses, semblables et pires encore, comme de la guerre engagée contre Dieu dans les commencements. Il voulait passer lui-même pour un prophète. Toujours pris à parti, il se retira, avec ses quatre livres, près d'une veuve, sans avoir réussi à se faire d'autres disciples que cette vieille femme. Un matin, étant monté de bonne heure sur une haute terrasse, il se mit à invoquer certains noms, connus seulement des sept Élus, pour je ne sais quel rite et quel artifice. Sur un ordre que le Dieu très juste donna à un esprit de l'envoyer sous terre, il fut précipité du sommet de l'édifice et il tomba inanimé. Émue de pitié, la vieille l'ensevelit. Se trouvant maîtresse de ses biens, elle se réjouit de sa mort, tant à cause de son héritage que parce qu'elle voyait de mauvais œil ses artifices <sup>(1)</sup>. »

D'après la suite du récit, cette femme acheta un jeune esclave nommé Corbicius. Ce dernier, lui ayant survécu, s'appropriä les quatre livres, s'en proclama l'auteur, se fit appeler Manès et recruta sous ce nom divers disciples. Puis il les en-

(1) *Act. Arch.*, 52.

voya prêcher sa doctrine en tous lieux et, pour assurer le succès de leur propagande, il donna plus tard aux écrits qu'il leur confiait une forme chrétienne<sup>(1)</sup>.

Ce récit est visiblement légendaire. C'est un roman théologique calqué sur celui qui se lit dans les *Homélies* clémentines et les *Recognitions* au sujet de Simon le Magicien, le prototype des hérétiques<sup>(2)</sup>. Ce n'est pourtant pas un pur produit de l'imagination. L'histoire s'y mêle sans cesse à la légende. L'auteur des *Actes d'Archélaüs* rappelle certains détails précis de la vie de Mani. Seulement il les dénature et les parodie. Il a lu les quatre livres dont il parle, et dans le reste de son œuvre il les utilise, parfois même il les résume pour mieux les critiquer. Mais il les travestit et les ridiculise en présentant leurs doctrines sous une forme incohérente et énigmatique qui les rend presque méconnaissables. Ce sont les mêmes procédés qu'il emploie quand il raconte les premières origines du Manichéisme. S'il dit que les Écritures manichéennes ont été léguées à leur auteur présumé par une veuve avancée en âge, c'est évidemment parce qu'il y trouve, comme lui-même le dit ailleurs, beaucoup de « contes de vieille femme » exposés en un style diffus<sup>(3)</sup>. S'il ajoute que, pour les faire mieux accepter, Mani s'appliqua plus tard à leur donner une forme chrétienne, c'est parce qu'il constate que l'influence des *Évangiles* et des *Épîtres* pauliniennes s'y fait sentir presque à toutes les pages<sup>(4)</sup>. De même s'il raconte que le contenu essentiel de ces livres a été exposé d'abord par un certain Bouddha, ce doit être parce qu'il a eu entre les mains quelque ouvrage où ce personnage professait des idées analogues. Et s'il donne à entendre que cet ancêtre du Manichéisme était d'abord appelé

(1) *Act. Arch.*, 53-54.

(2) CLÉMENT, *Homil.*, II, 22-26 ; *Recogn.*, II, 7-12 et *alibi passim*.

(3) *Act. Arch.*, 53, *circ. med.*

(4) Cf. *Act. Arch.*, 13, 14, 28, etc.

Térébinthe, ce peut-être simplement parce que ce dernier nom est la traduction grecque de l'araméen Boutem ou Boutma<sup>(1)</sup>. S'il place son apostolat en Égypte, en Judée ou en Babylonie, c'est que le Gnosticisme, dont il voit en lui un des premiers représentants, s'est formé et répandu plutôt dans ces contrées. S'il le fait vivre en compagnie d'une veuve et mourir d'une chute accomplie au cours de certains rites mystérieux où les esprits du mal intervenaient, c'est qu'il voit en lui un émule de Simon le Magicien, que les livres clémentins montrent aussi accompagné par Hélène<sup>(2)</sup> et tombant finalement d'une grande hauteur pour avoir voulu s'élever à la suite des démons aériens<sup>(3)</sup>. En dépit de tous ces travestissements, c'est bien le Bouddha proprement dit qu'il met ainsi en scène, car il fait allusion à la légende de sa naissance virginale que saint Jérôme présente par ailleurs comme une tradition des « gymnosophistes de l'Inde<sup>(4)</sup> ». C'est dire qu'il a dû connaître quelque écrit gnostique où Çakya-Mouni professait par anticipation les dogmes dualistes.

Cette conclusion, déjà très vraisemblable, se trouve confirmée par un témoignage plus formel et plus autorisé. D'après l'historien arabe Birouni, Mani lui-même disait dans son premier ouvrage dédié en 240 ou 241 au roi de Perse Sapor I<sup>er</sup> et appelé pour ce motif le *Shapourakan* :

« La sagesse et les bonnes œuvres ont été apportées avec une suite parfaite, d'une époque à une autre, par les Prophètes de Dieu. Elles vinrent en un temps par le Prophète nommé Bouddha dans la région de l'Inde, en un autre par

(1) Voir P. CASSEL, *Barlaam und Joasaph*, dans *Aus Literatur und Symbolik*, Leipzig, 1884, in-8°, p. 194.

(2) CLÉMENT, *Hom.*, II, 25; cf. *ibid.*, 23.

(3) ARNOBE, *Adv. Gent.*, II, 12; CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catech.*, VI, 15; *Const. Apost.*, VI, 9; PHILASTRIUS, *Haer.*, 1, etc.

(4) *Adv. Jovin.*, 1, 42.

Zaradoust dans la contrée de Perse, en un autre par Jésus dans l'Occident. Après quoi la présente révélation est arrivée et la présente prophétie s'est réalisée par moi, Mani, le messager du vrai Dieu dans la Babylonie<sup>(1)</sup>. »

L'auteur du *Shapourakan* regardait donc ses trois grands devanciers comme de simples précurseurs qui avaient prêché une doctrine identique à la sienne. Il ne se fût point fait d'eux une pareille idée, ou, du moins, il ne l'eût point exposée en termes si formels, s'il n'avait connu chacun d'eux que par les écrits officiels dont se réclamaient leurs adeptes. Il a dû les connaître par des œuvres d'un caractère plus syncrétiste, où chacun d'eux était présenté comme un partisan de la Gnose.

En fait, il empruntait sa conception du Christ, non aux quatre *Évangiles* canoniques dont il faisait plutôt une critique minutieuse<sup>(2)</sup>, mais à celui des *Douze Apôtres*<sup>(3)</sup>, qui avait cours chez les Gnostiques ébionites<sup>(4)</sup> et dont il rédigea un commentaire détaillé<sup>(5)</sup>. De même, selon toute apparence, il se représentait la prédication zoroastrienne, non d'après l'*Avesta*, dont rien chez lui ne trahit l'influence<sup>(6)</sup>, mais d'après un écrit chrétien où Zaradoust prophétisait la venue du Messie et dont

(1) BIROUNI, *Chronology*, trad. Sachau, p. 189-190.

(2) Voir *Act. Arch.*, 50; ALEXANDRE DE LYCOPOLIS, *De Plac. Man.*, 25, etc.

(3) THÉODORE ABOU KOURRA, *Traktat über den Shöpfer und die wahre Religion*, trad. Georg. Graf, Münster, 1913, in-8°, I, p. 27.

(4) EPIPHANE, *Haer.*, xxx, 13-14. Cf. HANS WAITZ, *Das Evang. der 12 Apost.*, dans la *Zeitschr. für die Neut. Wiss.*, t. XIV, 1913.

(5) SAMUEL D'ANI, *Chron.*, P. G., XIX, 685-686.

(6) Ainsi, pour Mani, Ahura Mazda n'est pas le Dieu suprême, mais seulement le fils et le premier messager de Zervan. A. VON LE COQ, *D' Steins Turkish Khuastuanift*, I, 1; III, 33, dans le *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.*, 1911, p. 280 et 284. Cf. EZNIG DE KOLB, *Réfut. des Sectes*, II, 2, chez V. LANGLOIS, *Coll. des Hist. de l'Arm.*, t. II, p. 376; F. W. K. MÜLLER, *Handschr. Reste*, p. 29, 55, 56, 74, 102, et les remarques de MM. CHAVANNES et PELLIOU, *Journ. asiat.*, 1911, p. 46, n. 2.

divers auteurs attestent la diffusion <sup>(1)</sup>. La façon dont il s'exprime sur le « Prophète de l'Inde » donne aussi à penser qu'il a été renseigné sur lui non par le *Lalita Vistara*, ou d'autres produits similaires de la piété bouddhique, mais par une œuvre ecclésiastique telle que l'histoire édifiante du « Bourkhan Saki-moun » ou celle de « Youdasaf », disciple de Barlaam, que ses disciples lisaient 900 ans plus tard au centre de l'Asie.

### III

D'où venait cette Vie gnostique du Bouddha dont Mani paraît s'être servi ?

Pour s'en rendre compte, il faut se demander d'abord comment lui-même s'est formé. An Nadim nous renseigne à ce sujet d'une façon précise et d'après des sources officielles. Selon son récit, qu'il emprunte visiblement à une biographie manichéenne, Mani fut élevé dans une secte, dite des Mough-tasilas, qui était établie en Babylonie dans la contrée de Dastoumeisan ou Dast Meisan, entre Wasit, Basra et Ahwaz. Son père, Fouttak Babak ben Abi Barzam, un Persan de la famille des Haskanides, venu de Hamadan à Ctésiphon, était, dit-on, entré dans ce groupe religieux à la suite d'un appel divin qui s'était fait entendre à lui durant trois jours, l'invitant à ne pas manger de viande, à ne pas boire de vin, à vivre loin des femmes. Mani vécut dans le même milieu jusqu'à sa vingt-quatrième année, où l'ange At Taoum, en araméen « le Compagnon », qui lui avait déjà apparu une première fois douze

<sup>(1)</sup> Voir KUHN, *Eine zoroastrische Prophezeiung in christlichen Gewande*, dans le *Festgruss an Rudolf von Roth*, Stuttgart, 1893, in-8°, p. 217 et suiv. Cf. PITRA, *Anal. sacr.*, t. V, p. 15, 163 et suiv., 174, 305 et suiv. BAR HEBRAEUS, *Histor. Dynast.*, éd. Pococke<sup>2</sup>, p. 54 et 70 lat.; *Evangl. inf. arab.*, éd. Tischendorf<sup>2</sup>, p. 184. Une *Apocalypse de Zoroastre*, qui, d'après son titre, devait avoir une forme chrétienne, est signalée chez les Gnostiques, par PORPHYRE, *Vit. Plot.*, 16.

ans auparavant, l'engagea à en sortir au nom du Roi du Paradis<sup>(1)</sup>. C'est donc chez les Moughtasilas qu'il s'est d'abord formé. Et il sortait à peine de leur secte, quand il écrivit le *Shapourakan*, le « livre de Sapor », où il présentait le Bouddha comme un précurseur, comme un représentant de la sagesse exposée plus tard par Jésus<sup>(2)</sup>. Dès lors, c'est chez eux qu'il a dû connaître la Vie chrétienne du Prophète de l'Inde.

Qu'étaient-ce donc que ces Moughtasilas? Leur nom veut dire en arabe « ceux qui se lavent ou se purifient », les Baptistes, comme en araméen celui des Sabéens, mentionnés dans le Coran à côté des Juifs et des Chrétiens parmi les Croyants dont la foi se fonde sur un livre<sup>(3)</sup>. An Nadim fait remarquer à leur sujet dans un autre passage de son œuvre : « Ces gens se trouvent nombreux dans quelques districts de la région des marais, ce sont les Sabéens des marais. Ils enseignent qu'on doit se laver souvent et ils lavent tout ce dont ils se servent. Leur chef est connu sous le nom de El Chsaï, c'est le fondateur de leur secte. Il enseignait qu'il y a deux êtres primitifs, un masculin, un féminin; qu'au sexe masculin appartiennent les légumes, au féminin le gui dont les arbres sont les racines. Ses partisans professent des doctrines décousues, semblables à des contes. . . Ils s'accordent, en ce qui regarde les deux Principes, avec les Manichéens, dont leur communauté se sépara à un moment donné<sup>(4)</sup>. »

Cet El Chsaï, qui aurait été le maître des Moughtasilas et, par leur intermédiaire, de Mani lui-même, nous est bien connu par ailleurs. Sous son nom a circulé dans plusieurs groupes gnostiques, notamment dans celui des Ébionites et

(1) FLÜGEL, *Mani*, p. 83-84.

(2) BIROUNI, *Chronol.*, trad. Sachau, p. 189, à rapprocher du texte déjà cité d'An Nadim, chez FLÜGEL, *Mani*, p. 84.

(3) D. CHWOLSON, *Die Sabier*, t. I, p. 122 et suiv. et 137.

(4) FLÜGEL, *Mani*, p. 133-134.

dans celui des Sampséens ou Osséens, un recueil de *Révélation*s qui lui aurait été apporté par un ange et qui aurait été transmis par un certain Sobiai, personnage sans doute légendaire, ancêtre éponyme des Sabéens<sup>(1)</sup>. Or, cet écrit professait un Christianisme très syncrétiste. Le Christ y était présenté comme le Maître suprême de la Sagesse. Seulement il y revêtait les formes les plus diverses. Il s'y révélait successivement en Adam<sup>(2)</sup> et en divers autres personnages<sup>(3)</sup>, pour descendre finalement en Jésus, pendant le baptême de Jean<sup>(4)</sup>. Ces incarnations successives rappellent celles du Bouddha. D'autre part elles se subordonnaient à la prédication d'un ascétisme assez semblable à celui que suppose le *Lalita Vistara*. Il est donc tout naturel que les disciples d'El Chsaï aient regardé Çakya Mouni comme un précurseur de Jésus, comme un ancien Apôtre de la vraie Gnose.

(1) HIPPOLYTE, *Philosoph.*, IX, 13-16 ; EPIPHANE, *Haer.*, XVIII (Nazaréens); XIX (Osséens); XXIX (Nazaréens); XXX, 3 et 17 (Ébionites); LIII, 1 (Sampséens).

(2) EPIPHANE, *Haer.*, XXX, 3, et XXXIII, 1. Les Mandéens ont encore aujourd'hui un *Livre d'Adam*, qui se rattache au même ordre d'idées et qui a été édité par H. PETERMANN, *Thesaurus, seu Liber magnus, vulgo liber Adami appellatus*, Berlin, 1867, 2 vol. in-4°, et traduit en partie par W. BRANDT, *Mandaische Schriften aus der grossen Sammlung heiliger Bücher genannt Genzâ oder Sidrâ Rabbâ*, Göttingen, 1893, in-8°.

(3) HIPPOLYTE, *Philosoph.*, IX, 14. D'après Epiphane, les disciples d'Elchasaï admettaient que le Christ avait apparu sous une forme humaine à Abraham, Isaac et Jacob (*Haer.*, XXX, 3). Peut-être le faisaient-ils apparaître, en outre, à Moïse, Aaron et Josué, car ils leur témoignaient le même respect qu'à ces trois patriarches (*ibid.*, XXX, 18).

(4) EPIPHANE, *Haer.*, XXX, 13. Les Mandéens, descendants des anciens Sabéens, ont été appelés «Chrétiens de Saint-Jean-Baptiste», à cause du culte qu'ils professaient pour celui-ci. Ils ont un *Livre de Jean*, qui renferme, avec diverses règles liturgiques, la vie miraculeuse du Précurseur et dont le texte encore inédit (voir *Bibl. Nat., Cat. des Man. Or., Fonds syriaque*, p. 229-228, n° 8, 9, 10, 11) a été traduit en partie dans le recueil de C. F. STARBUCK, *Beiträge zur Philos. und Gesch. der Relig. und Sittenlehre*, Lübeck, 1793-1797, t. I, p. 1; t. III, p. 18-25; t. V, p. 1-44.

Cette supposition se trouve confirmée par plusieurs textes. Ainsi, dans les *Prairies d'Or*, l'historien arabe Maçoudi, parlant des premiers rois de la Perse, s'exprime ainsi au sujet de l'un d'entre eux, du légendaire Tahmourah : « Sous son règne parut Boudasf, fondateur de la religion sabéenne. Il proclama que la source de toute noblesse, le bien absolu et le principe de la vie étaient dans les cieux . . . C'était dans les planètes et dans leur sphère qu'il plaçait le moteur suprême . . . On considère Boudasf comme l'auteur du Sabéisme professé par les Harraniens et les Kimariens. Cependant ces derniers forment dans le Sabéisme une secte qui diffère de celle des Harraniens. Ils habitent entre Wasit et Basra, dans l'Irak, non loin des étangs et des marais <sup>(1)</sup>. »

Dans la *Chronologie des peuples orientaux*, Birouni constate également que les Sabéens font un grand cas du Sage de l'Inde. Après avoir noté que leur Église admet de nombreux « Prophètes », et notamment « Hermès l'Égyptien », il ajoute que cet Hermès porte encore le nom d'Idris et dans la Loi juive celui d'Henoch, puis il ajoute que certains l'identifient avec Boudhasaf <sup>(2)</sup>. Une telle identification suppose une fusion assez intime de la tradition biblique et de celle du *Lalita Vistara*. A sa base doit se trouver une biographie chrétienne de Çakya Mouni.

Dans un autre passage de la même œuvre, Birouni donne un nouveau détail plus significatif, dont l'importance ne paraît pas avoir été encore remarquée. Parlant des « faux Prophètes », il dit : « Le premier d'entre les plus célèbres est

<sup>(1)</sup> MAÇOUDI, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, t. II, p. 111-112. Une remarque analogue est faite par un contemporain de Maçoudi, le Persan Hamza-el-Icfahani. Voir CUWOLSON, *Die Ssabier*, t. II, p. 504.

<sup>(2)</sup> *Chronol.*, trad. Sachau, p. 188. Même remarque chez un contemporain de Birouni, l'encyclopédiste Abdallah Mohammed el-Khârizmi, à propos de Iawadsasp (Bawadsasp), forme corrompue de Boudhasaf. Voir CUWOLSON, *Die Ssabier*, t. II, p. 506.

Boudhasaf. Il parut un an après l'avènement de Tahmourah, dans le pays de l'Inde. Il introduisit l'écriture persane et prêcha la religion des Sabéens<sup>(1)</sup>. » Cette dernière affirmation, prise à la lettre, est visiblement absurde. Elle doit cependant s'expliquer. Et, quand on y réfléchit, on ne voit qu'une explication acceptable : il a circulé un écrit rédigé en persan, où Boudhasaf, le Sage de l'Inde, professait la foi sabéenne, c'est-à-dire un Christianisme gnostique d'un caractère très syncrétiste, étroitement apparenté à celui de Mani.

Le fait n'a rien de surprenant, car le Bouddhisme a été connu de très bonne heure et beaucoup estimé dans les milieux où florissait la Gnose. Les religieux « Samanéens » qui en faisaient profession se trouvaient, au second siècle de notre ère, particulièrement nombreux dans la Bactriane, d'où leur influence ne pouvait manquer de se faire sentir à travers la Perse et ils étaient regardés comme des représentants de la « philosophie »<sup>(2)</sup>. Bardesane d'Édesse célébrait leur sagesse et les montrait poussant leur abstinence jusqu'à se nourrir uniquement de fruits, de riz ou de farine<sup>(3)</sup>. Leur réputation s'étendait jusqu'en Égypte et Clément d'Alexandrie mentionnait avec éloge les « Sages » de l'Inde qui suivaient les préceptes de « Boutta » et qui avaient même divinisé leur Maître à cause de sa grande vertu<sup>(4)</sup>. Dans ces conditions il était naturel que les Sabéens de Mésopotamie, subissant davantage l'influence du Bouddhisme plus proche, vissent dans ce personnage vénéré un adepte de leur foi, un ascète chrétien.

Ainsi tout s'explique. On comprend que des Gnostiques,

<sup>(1)</sup> *Chronol.*, trad. Sachau, p. 186, Cf. ABDALLAH MOHAMMED EL-KHÂRIZMI, *loc. cit.*

<sup>(2)</sup> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*, I, 15, P. G., VIII, 777, et CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Cont. Jul.*, l. IV, P. G., LXXVI, c. 705.

<sup>(3)</sup> VOIR PORPHYRE, *De Abstin.*, l. IV, et JÉRÔME, *Adv. Jovin.*, II, 14. Cf. V. LANGLOIS, *Fragmenta historicorum Graecorum*, Paris, 1870, t. V b, p. 78-72.

<sup>(4)</sup> *Strom.*, I, 15.

habitués à voir des parcelles de bien jusque dans les milieux en apparence les plus mauvais et des éléments lumineux parmi les ténèbres les plus épaisses, aient présenté la prédication du Bouddha comme substantiellement identique à celle de Jésus et sa vie comme conforme à l'esprit de l'Évangile. On conçoit aussi que plus tard des catholiques, aux yeux desquels les œuvres hérétiques étaient de simples altérations de l'enseignement orthodoxe, aient considéré ce produit de la Gnose comme une forme corrompue d'un écrit plus ancien et qu'ils l'aient conservé en l'expurgeant de tous ses éléments hétérodoxes et en l'adaptant à la vraie foi. Les uns et les autres ne faisaient, croyaient-ils, en agissant ainsi, que restaurer la pure tradition. Leur faux se présentait à eux comme un retour au vrai.